

Année B - 29^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc 10, 35-45

Jésus a bien du mal avec ses apôtres : ils ne comprennent pas, c'est au moins la troisième fois qu'il doit s'y reprendre.

Une première fois, quand Jésus avait annoncé sa passion, Pierre avait protesté : « *Non, Seigneur, les choses ne se passeront pas comme cela* » et Jésus n'avait pas été tendre.

Une autre fois, les apôtres s'étaient disputés comme des chiffonniers pour savoir qui était le plus grand.

Aujourd'hui, ce sont Jacques et Jean qui montent en première ligne : ils voudraient être maréchaux d'empire. Les autres s'indignent, pas d'une sainte indignation mais tout simplement parce qu'ils sont furieux d'être pris de vitesse et coiffés sur le poteau.

Tout cela manque tellement de bonnes manières que c'en est drôle et presque sympathique. On dirait des enfants, on voit ce qu'ils pensent, ils ne parviennent pas à le cacher, ils ne sont pas encore adultes, habitués à avancer camouflés.

Et, en même temps, on pense : merveilleux évangile qui ne cache rien, qui montre ses protagonistes tels qu'ils sont. Quand on sait comment on écrit l'histoire, comment on peut trafiquer les documents, comment sur des photographies on est parvenu à faire disparaître des personnages devenus compromettants et encombrants, (on en a des exemples fameux avec Staline) que l'évangile ne cache pas les rivalités des apôtres plaide en tout cas en faveur de sa véracité.

Vous ne savez pas ce que vous demandez, dit Jésus. Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire ?

Ils répondent oui et Jésus, chose curieuse, ne les contredit pas comme il rabrouera Pierre quand il proclamera qu'il ne le renierait jamais.

Jésus sait qu'ils disent vrai, il les connaît, il les aime. Ils sont jeunes, ils ont tout misé sur lui, ils se sont compromis pour le suivre, pour lui ils ont quitté maison et métier.

Et c'est vrai qu'ils l'ont suivi jusqu'au bout. La mort de Jacques est racontée dans les Actes.

Il a été arrêté, martyrisé et décapité sous Hérode Antipas en 44 et, quand Marc écrit son évangile, les choses ont eu lieu et Marc le sait.

La coupe que je vais boire, vous y boirez et le baptême dans lequel je vais être plongé, vous le recevrez. Quant à siéger à ma droite et à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder, il y a ceux pour qui ces places sont préparées.

Une réponse qui me paraît une façon gentille, de ne pas répondre. Jésus botte en touche.

« Cela n'a pas d'importance, dit-il, ce n'est ni mon affaire ni la vôtre, c'est le secret du Père, laissez-le lui. »

Siéger l'un à ta droite et l'autre à ta gauche ? Ca ne vous rappelle rien ? Et avec lui ils crucifient deux brigands, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

C'est Matthieu qui le rapporte. Quand il écrit son évangile, dites-moi s'il a pu ne pas se souvenir de la demande des deux frères...

Puis, Jésus enchaîne, il dit qu'il est venu pour servir, pas pour être servi et il invite ses amis à entrer dans son rêve, le rêve d'un monde où les hommes seraient serviteurs les uns des autres,

où ceux qui commandent ne le feraient pas pour s'enrichir ou pour dominer mais pour servir.

Toutes ces choses merveilleuses dont Dieu rêve, ont un nom : le royaume.

Et nous y sommes associés.

Car le Fils de l'homme est venu donner sa vie en rançon pour la multitude.
Ce sont les mots d'Isaïe. Jésus a dû parler souvent à ses apôtres du serviteur que décrit Isaïe dans ces longs et beaux poèmes connus sous le nom de « *chants du serviteur* » qu'on lit le vendredi saint (chapitres 52 et suivants).
Il a dû y trouver son inspiration et son modèle.

*« Le serviteur a poussé comme une plante chétive.
Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards.
Abandonné de tous, homme des douleurs, familier de la souffrance, nous l'avons méprisé.
Pourtant c'était nos souffrances qu'il portait.
Maltraité, il n'ouvre pas la bouche.
C'est par ses blessures que nous sommes guéris. »*

Jésus était manifestement habité par ces grands textes. Comme ce fut à leur lumière aussi que les premiers chrétiens ont compris et raconté leur maître disparu et relu sa vie.

Il y est question d'un serviteur qui sauve ses frères en leur donnant sa vie,
qui brise la spirale infernale du mal, qui lui fait barrage de son propre corps,
en lui disant : tu n'iras pas plus loin ;
d'un juste qui préfère mourir que faire mourir,
que d'ajouter une once de mal au mal qu'il y a dans le monde. Il ne recherche pas l'échec et la souffrance et la mort (nous ne sommes pas une religion de mort) mais il ne les refuse pas, et dans cette mort il donne la preuve suprême de son amour. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

À qui pensait Isaïe en décrivant ce mystérieux personnage ?
Etait-il la personnification du véritable Israël dont Dieu rêvait ?
Etait-ce quelqu'un qui devait encore venir,
apprendre enfin aux hommes ce qu'ils ne connaissaient pas et cherchaient si douloureusement parfois ?

Revivait-il chaque fois qu'un juste se levait pour oser l'aventure de l'amour ?

Etait-il l'âme secrète de l'humanité en marche ?

L'histoire est-elle portée mystérieusement par ces justes dont parle la belle légende juive ? S'arrêterait-t-elle si devait disparaître le dernier ?

Nous sommes au cœur de notre foi.

Au cœur de notre foi, il y a la présence, l'exemple, le paradigme d'un homme qui aime à mourir, dans tous les sens du terme.

Il aime à mourir, son amour le rend fou ;

il aime à en mourir et son amour causera sa mort.

Il donne librement sa vie. Personne ne l'exige, et certainement pas son Père, contrairement à ce qu'on chantait sottement dans le Minuit Chrétiens.

Nous sommes sans doute la seule religion qui soit née de l'échec de son fondateur. Je ne dis pas malgré son échec, mais au cœur de son échec.

Dans l'image du serviteur souffrant qui donne librement sa vie, il y a quelque chose que tout le monde peut comprendre, un universel

rien que d'humain, profondément et bellement humain.

Et pas besoin de révélation pour le comprendre:

Ce n'est pas faire preuve d'islamophobie que de dire que ce n'est vraiment pas l'opinion de l'Islam.

Alors, pour finir, Saint Paul, qui ne figure pas dans les lectures du jour. Qui mieux que lui a exprimé ces choses ?

Oui, tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui se savent appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, sagesse de Dieu et puissance de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes.

Année B - 30ème dimanche du temps ordinaire – Marc 10, 46-52

Le héros du jour s'appelle donc Bartimée, le fils de Timée.
L'histoire, curieusement, a retenu son nom, comme celui de Simon de Cyrène,
à côté de tant d'anonymes que Jésus a remis debout.
Le bonhomme est sympathique.
Il est donc aveugle et vit de mendicité.
Il semble connu comme le loup blanc, populaire, il fait partie du paysage,
comme ces mendiants qu'on voyait à la sortie des messes du dimanche.
Il devait avoir son caractère et savoir ce qu'il voulait,
en tout cas dans le récit, il n'en fait qu'à sa tête, plus on lui dit de se taire, plus il parle fort,
et ce qu'il veut, il finit par l'obtenir.
Quand Jésus l'appelle, il jette son manteau, il bondit, il devait être jeune encore,
et Jésus lui dit : ta foi t'a sauvé, il ne dit pas : ta foi t'a guéri, il dit : t'a sauvé
et guéri du même coup.
Toute cette tension en toi, elle a fini par exploser comme un couvercle de marmite.
Tu la voulais tellement ta guérison, tu as fini par l'obtenir.
Tu es sauvé par ta foi, par ta persévérance.
Tu es guéri.

C'est à peine un récit de miracle, tout se passe chez Bartimée, pas chez Jésus.

Jésus ne dit pas de formules magiques et abracadabrantiques,
et c'est rassurant, ce n'est pas Jésus qui est au centre :
aucun barnum mais une infinie discrétion.

Jésus attribue sa guérison à la foi de Bartimée : il s'est sauvé lui-même.

Question rituelle : que s'est-il passé ?

Réponse rituelle : on n'en sait rien.

Les anciens voyaient du miracle partout et ils avaient de piètres notions de médecine.

Allez savoir ce qu'ils appelaient un aveugle, un paralytique, un possédé.

Et puis tout le monde faisait des miracles, je veux dire des choses curieuses,

ça n'étonnait personne.

Et même ses adversaires ne contestent pas les miracles que Jésus fait, mais se demandent au nom de qui il les fait.

Petite digression sur le miracle...

Les miracles de l'évangile, n'ont que le nom en commun avec ce que nous appelons miracles.

Ils ne prouvent rien, ils ne veulent rien prouver.

Jésus n'en faisait pas des preuves et ne lui faisons pas l'injure de croire qu'il les faisait pour ça.

« Si votre Jésus a besoin de marcher sur les eaux pour prouver son message, je ne donne pas gros de sa doctrine », dit justement un auteur athée.

Pour nous, par contre, dans les canonisations par exemple, (et on vient d'en vivre une), un miracle est une preuve.

Un miracle=béatification ; deux miracles = canonisation.

(Je suis très fâché avec cette idée de recourir aux miracles pour prouver la sainteté de quelqu'un et j'ai mal à mon Église qui se rend ridicule.

Qu'est-ce que c'est qu'un miracle ? Quelque chose qu'on ne peut expliquer aujourd'hui mais que la science expliquera demain ?

Les saints, et Damien en particulier, n'ont que faire de cette procédure obsolète.

Fin de la digression et du mouvement d'humeur.)

Les miracles de l'évangile ne sont pas ce que nous appelons des miracles

(si c'en était, on ne voit pas pourquoi Jésus n'a pas passé tout son temps à en faire).

Ce sont des signes.
Ils désignent autre chose,
ils parlent d'un autre monde,
un monde possible, un monde à faire.

Des signes de ce que l'Écriture appelle le royaume
et que les évangélistes, qui étaient des conteurs populaires, ont décrit
dans des histoires, belles comme des contes de fées, d'aveugles qui
se mettent à voir, de paralysés qui recommencent à marcher,
d'affamés qui reçoivent du pain, de prostituées en qui se réveille une
femme, d'enfants morts qui reviennent à la vie...

Ne sourions pas, ne haussions pas les épaules :
ces choses-là ne se disent sans doute bien qu'avec des images.
Traduit dans les mots de notre temps ce pourrait être : Jésus nous
veut libres et debout.
Il défatalise l'histoire, disait Garaudy dans un témoignage qui reste
très beau.
Il nous dit que chacun de nous peut, à tout instant, commencer un
nouvel avenir.

*Toutes les sagesse, écrivait-il, méditaient jusque là sur le destin, sur la
nécessité confondue avec la raison. Il a montré leur folie, lui le contraire du
destin. Lui, la liberté, la création, la vie.
Il accomplissait les promesses des héros et des martyrs du grand éveil de la
liberté. Pas seulement les espérances d'Isaïe ou les colères d'Ézéchiel. Prométhée
était désenchaîné, Antigone désemmurée. Ces chaînes et ces murs, images
mythiques du destin tombaient devant lui en poussière ; tous les dieux étaient
morts et l'homme commençait.
C'était une nouvelle naissance de l'homme.*

Jésus nous charge de le dire et de le faire.

J'apprécie que Régis Debray, tout agnostique qu'il soit, dise sa préférence pour le christianisme parce que, en christianisme, il ne suffit pas de prier il faut aussi agir, et parce que le Dieu des chrétiens - ce sont ses mots - botte le derrière de ses fidèles pour qu'ils fassent avancer l'histoire.

Une dernière chose : tout cela apparaît mieux si on lit l'évangile d'une traite.

On est bien obligé mais on perd à devoir en saucissonner la lecture. Il y a alors un mouvement de fond, un dynamisme, une progression qui n'apparaît plus.

Je vous invite à lire Marc d'une traite, c'est le plus court des quatre, avec à l'esprit la question lancinante qui le parcourt tout entier : qui est-il ce Jésus ?

Et la réponse ne nous est pas soufflée puisque l'évangile de Marc se termine par un silence,

un de ces silences qu'on appelle assourdissants : *les femmes s'enfuirent du tombeau parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes, et elle ne dirent rien à personne car elles avaient peur.*

Année B - 31^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc 12, 28-34

Les deux commandements :

voici encore un de ces tout grands textes de l'évangile, un texte fondateur.

Jésus met bout à bout deux passages :

l'un concerne Dieu : le deutéronome de la première lecture :

*« Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur.
Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force,
de toute ton âme et de toute ta pensée. »*

C'est encore maintenant la prière que le Juif pieux récite deux fois par jour : le Shéma Israël,
« *Écoute Israël...* », un très grand texte.

(Parenthèse : est-ce qu'il pensait à son peuple, le juif Marx, quand, 19 siècles plus tard, il dira que la religion est l'opium du peuple ? Qu'elle le soit plus d'une fois, sans doute. Mais certainement pas dans le cas du peuple juif : existe-t-il un peuple qui ait, autant qu'Israël, souffert de son Dieu ?)

Et puis Lévitique 19, 18 « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Jésus ne dit pas que le premier commandement doit s'accompagner du second,
il dit que le second est semblable au premier,
il les met sur le même pied.

Nous comprenons spontanément, nous admettons par le meilleur de nous-mêmes, que le culte doit s'accompagner de la miséricorde, pour reprendre le vocabulaire du premier testament qui ne cesse de le dire, de le crier,
que le culte sans miséricorde est hypocrisie,
que *celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et n'aime pas son frère qu'il voit est un menteur* (saint Jean).

C'est avec le premier commandement que nous sommes mal à l'aise, l'amour de Dieu :
qu'est-ce que ça veut dire, aimer Dieu ?
Lui rendre hommage ? Il en a besoin ? Il les attend, nos hommages ?
Comment aimer quelqu'un que je ne vois pas ?

Je vous propose une réponse toute simple :
aimer Dieu, est-ce que ça ne voudrait pas dire, tout simplement, se savoir aimés,
savoir qu'il nous aime et s'ouvrir à son amour,
s'exposer au grand soleil de son amour,
savoir que c'est lui qui nous a aimés le premier

et que c'est de cet amour dont il nous aime, son Esprit, que nous vivons.

Jésus ne demande pas que nous fassions deux parts de notre temps : une pour Dieu et une pour nos frères.

Il ne demande pas que nous dosions,
que nous louchions vers le ciel tout en regardant où nous mettons les pieds sur terre.

Il ne dit pas que le temps donné aux hommes est du temps volé à Dieu,
ni que le temps donné à Dieu est du temps volé aux hommes,
comme s'ils étaient concurrents.

C'est un reproche qu'on entend couramment,
on le lit chez Camus par exemple, dans ce qu'il appelle la légende de saint Dmitri.

*Saint Dmitri avait rendez-vous dans la plaine avec Dieu.
Chemin faisant, il rencontre un paysan dont la charrette s'était embourbée.
Saint Dmitri ne fait ni une ni deux : il se retrousse les manches
et aide le paysan à s'en sortir, puis il reprend la route.
Mais il est en retard.
Et quand il arrive à l'endroit du rendez-vous, Dieu n'était plus là.*

Dieu n'aime pas qu'on le fasse attendre.
Mais voici la vraie version, russe, de la légende.

*Ce sont saint Nicolas et saint Cassien qui ont rendez-vous avec Dieu dans la plaine
et tous deux ont rencontré le paysan embourbé.
Mais saint Cassien a eu peur de ternir la blancheur de sa chlamyde et il a passé son chemin.
Saint Nicolas, lui, s'est coltiné avec la charrette. Et quand tout fut fini, il a repris sa route.
Arrivé au rendez-vous, c'est saint Pierre qui énonce la sentence :
« Toi, saint Nicolas, parce que tu n'as pas hésité à aider ton frère,*

*tu seras considéré comme le plus grand saint, après moi,
par tous les paysans de la Sainte Russie.
Quant à toi, saint Cassien, contente-toi d'avoir ta fête
les années bissextiles, une fois tous les quatre ans. »*

Finalement tout se réduit à une seule chose.

Saint Jean réduit tout à un unique commandement,

*« Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres
comme je vous ai aimés ».*

Aimez-vous les uns les autres,

vous en êtes capables, vous y êtes appelés :

vous avez été aimés d'abord, vous avez été voulus d'abord.

Sachez-le pour votre force et pour votre joie.

« Comme je vous ai aimés » : cet amour dont vous êtes aimés,
faites-le suivre...

Aimer Dieu n'est pas une obligation ajoutée à l'usage des chrétiens,
comme si, aimer ses frères étant la tâche de tous les hommes,
d'un chrétien on attendait davantage : qu'en plus, il fasse place à
Dieu.

Aimer Dieu n'est pas une obligation supplémentaire,
c'est une bonne nouvelle au contraire, puisque c'est se savoir aimé.
C'est un émerveillement, pas une obligation :
vous ne devez pas, vous pouvez.

Non, je ne parle pas à de pieux religieux ou à de saints moines ;
c'est de notre quotidien à nous tous qu'il s'agit,
c'est le secret de notre joie à tous que je cherche à me dire avec vous.

Année B - 32^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 12, 38-48

Notre évangile commence par un florilège de tout ce que Jésus déteste :

la course à la richesse, l'exploitation des pauvres, l'orgueil, et, pour couronner le tout, l'hypocrisie, cet hommage, a-t-on dit, que le vice rend à la vertu.

Vous aurez la panoplie complète si vous ajoutez la dureté de cœur et l'orgueil de la vertu.

Je n'ai rien à vous en dire. Ne nous demandons pas qui pourrait bien être, aujourd'hui, parmi nous - en dehors de nous bien sûr ! - ces scribes que Jésus fustige.

Ne battons pas notre coulpe sur la poitrine des autres.

Demandons-nous plutôt quel est en nous le scribe à qui s'adressent les reproches de Jésus.

Et surtout, emportons avec nous l'exemple vivant, le portrait sur pied de ce que Jésus aime et qu'il nous donne en exemple : la petite veuve et son obole.

Jésus manifestement aimait les gens simples.

C'est avec eux qu'il se sentait à l'aise, ces humbles dont Aragon a dit si joliment

*« J'en ai tant vu qui s'en allèrent,
ils ne demandaient que du feu,
ils se contentaient de si peu,
ils avaient si peu de colère... »*

Ce sont toutes ces petites veuves de l'évangile, tous ces sans grade qui écrivent la vraie histoire de l'Église, celle des saints.

Elles sont le fil rouge qui court à travers toutes ces pages.

C'est à cause d'eux et d'elles, parce qu'ils se sont donné la main, que nous avons connu Jésus et avons eu envie de le suivre.

Ce sont les hommes et les femmes de la fraternité.

L'Évangile, cest eux, des gens comme eux.
Bien sûr, pour se transmettre et pour se dire aux autres,
l'évangile a besoin d'autre chose que du témoignage de ceux qui en
vivent.

Il lui faut un minimum de structures, un appareil.
Il lui faut des bâtiments, des permanents, des livres, de l'argent,
sous peine de s'évaporer.

Et je ne suis pas en train d'opposer deux Églises.
Mais ce qu'on appelle l'institution, la nécessaire institution,
ne doit jamais oublier qu'elle est au service de l'autre.

Parfois, en voyant à la télévision, un parterre tout rouge ou tout
violet
de cardinaux ou d'évêques, à Rome, je ne suis ni fâché, ni triste, j'ai
peur pour eux :
c'est dangereux de porter un uniforme.
Et, puisque je veux croire qu'ils sont à notre service et n'ont accepté
leur charge que pour servir leurs frères,
je voudrais qu'on les libère à temps,
qu'on les en décharge après un temps pour que jamais ils n'y
prennent goût.

Pour illustrer mon propos, il me revient une image que j'ai lue
quelque part :
les peintres ont aimé représenter Jésus avec ses apôtres, Masaccio,
par exemple :

« Jésus au bord du lac, entouré de ses apôtres ».

Vous vous représentez la scène ? Alors, question :

Les apôtres au bord du lac, entourant Jésus, vous les imaginez
revêtus de soutanes violettes et de camails de dentelle ?

Notre évangile nous rappelle une chose très simple,
que c'est à la veuve de l'évangile que Jésus a donné raison,
que l'évangile, c'est elle, et pas autre chose, que la religion, le culte
est là tout entier : dans cet humble acte d'amour, et pas ailleurs.

À la religion - je parle de la mienne, parce que je ne connais qu'elle : on pourrait sans doute en dire autant des autres - à la religion, on doit les pensées les plus nobles, les plus belles cathédrales, les plus beaux tableaux, les plus belles sculptures, la plus belle musique, on doit Jean-Sébastien Bach à qui Dieu doit tout.

Et pourtant, l'essentiel n'est pas là, ni pour nous chrétiens, ni pour aucune religion au monde.

L'essentiel est ce que Pascal (comment ne pas penser à lui ?) appelait l'ordre de la charité.

Pascal distinguait trois ordres de grandeur :

le premier est celui qu'il appelait l'ordre des corps, par quoi il entendait la force physique, la puissance et la grandeur militaire.

Le second ordre est celui des esprits :

ce sont les penseurs, c'est l'ordre intellectuel de la science.

Et ce second ordre, disait-il, dépasse infiniment le premier.

Mais le troisième dépasse infiniment les deux autres, c'est l'ordre de la sainteté, l'ordre de la charité.

Je rends grâce à toutes les petites veuves qui nous ont fait la courte échelle pour nous faire connaître et aimer Jésus et son évangile.

Elles ne nous ont peut-être rien dit parce qu'elles en étaient incapables, mais leur vie devait être telle que nous avons eu envie de connaître leur secret et de vivre comme elles.

On pense à Roger Schutz qui disait :

« Ne parle du Christ qu'à ceux qui t'interrogent, mais vis de telle façon qu'on te demande ce qui te fait courir ».

Année B - 33^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc 13, 24-32

L'année liturgique se termine par la lecture d'extraits d'un grand discours que les évangélistes mettent dans la bouche de Jésus à la fin de sa vie. Son nom technique est le discours eschatologique c. à d. discours sur les fins dernières. Mais il est plus connu sous son nom populaire de discours sur la fin du monde.

Ce sont des pages difficiles. Il faut tout un trousseau de clefs pour y pénétrer.

Je vous en propose trois.

Première clef.

Le contexte. Se rappeler que lorsque Marc et Matthieu et Luc écrivent, on vient de vivre des choses extrêmement graves, des événements qui ont marqué profondément les esprits et modifié du tout au tout le cours de la religion juive : la chute de Jérusalem, en 70 après Jésus-Christ. L'empereur romain Titus s'est emparé de la ville et a rasé le temple.

La destruction du temple, c'était la fin de l'histoire, une sorte de 11 septembre à la xième puissance. Vous en aurez une pâle idée si vous imaginez Saint-Pierre de Rome et le Vatican détruits de fond en comble, à tout jamais, par une attaque kamikaze.

Le temple était le centre et le cœur de la religion juive, tout tournait autour de lui.

On l'aimait, le temple, on s'y rendait chaque année en joyeux pèlerinage, Jésus l'a fait comme tout le monde, le pèlerinage annuel à Jérusalem, c'est même au cours d'un de ces pèlerinages que ses parents l'avaient perdu.

Les premiers disciples de Jésus, juifs, avaient continué à fréquenter le temple. Peut-être, comme Jésus, l'auraient-ils encore fait s'il avait encore été là. S'ils en ont fait leur deuil, c'est parce qu'ils se sont souvenus de la parole extraordinaire qu'on lit chez saint Jean « que le temps viendrait où ce ne serait plus ni à Jérusalem ni sur le Mont

Garizim qu'on adorerait le Père, mais que les vrais adorateurs le feraient en esprit et en vérité ».

Mais pour le judaïsme, la destruction du temple aura été un tremblement de terre : il aura fallu tout réinventer, restructurer tout le culte.

Seconde clef.

Le temple détruit, Jérusalem effacée de la carte, est-ce que ce ne serait pas cette fin du monde, ces catastrophes cosmiques annoncées par la Bible ?

Car la Bible parle de la fin du monde, sans utiliser le mot mais avec un arsenal d'images à vous donner froid dans le dos (on en a un écho dans notre évangile : le soleil qui s'obscurcit, les étoiles qui tombent du ciel).

Pourquoi ce bruit et cette fureur ? On a l'impression que les auteurs sacrés jouent à se faire peur et à nous faire peur en puisant goulûment dans l'inépuisable fonds de commerce des vieilles peurs de l'humanité.

Mais pourquoi la fin du monde ?

Un jour, Dieu viendra tout casser comme un enfant gâté casse le jouet dont il est fatigué ?

Ou parce que nous avons tout gâché et qu'il faut nous noyer dans le déluge ? Mais où va-t-on chercher ça ?

Je crois que dans ce qu'on appelle la fin du monde, ce fatras d'images à vous glacer les sangs, il y a un message positif.

Il ne s'agit pas de fin du monde mais de nouveauté du monde, il s'agit d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle. L'univers, le cosmos, retournera à Dieu dont il est venu, il aura part à la transfiguration de toutes choses et ce sera comme une nouvelle naissance, belle et douloureuse comme une naissance, non pas la fin du monde mais la fin d'un monde.

C'est une conviction de foi qu'on énonce de la sorte, pas une affirmation scientifique.

La bible n'est pas un livre de science, on ne peut rien en tirer du point de vue scientifique.

D'ailleurs, prise au pied de la lettre, la description de notre évangile, est scientifiquement fausse : notre univers ne disparaîtra pas parce qu'un jour, les étoiles se mettront à jouer aux autos-tamponneuses, mais parce que notre soleil se fatiguera de nous réchauffer.

L'univers ne finira pas dans une collision universelle mais dans le froid de la glaciation.

Mais ce n'est pas pour tout de suite, il reste quelques milliards d'années de réserve à notre soleil et comme l'homme est malin, il aura peut-être inventé une échappatoire.

Il me reste une *troisième clef* dans ma trousse à outils:
au fond, les premiers chrétiens attendaient ardemment que ce monde cesse,
que le Seigneur vienne sur les nuées du ciel achever son œuvre, que le Règne de Dieu arrive enfin.

Ils en avaient envie et ils l'attendaient, ils n'en avaient pas peur.

Ils étaient persuadés que cela ne tarderait pas,
on décèle de la tension dans les écrits de saint Paul.
Ils se sont trompés :
le monde continue à tourner et le Seigneur n'est pas venu,
et nous attendons,
comme les Juifs qui attendent leur Messie et dont nous moquions en leur disant qu'il était déjà venu, et qu'ils ressemblaient à des gens qui attendent un tram passé depuis longtemps.

Il faudrait garder le meilleur de leur attente.
Pas la tension mais l'attente calme et confiante et décidée.
Que le désir et l'espérance soient comme le poids qui fait marcher l'horloge.

Prier souvent le Seigneur de venir, si pas sur les nuées du ciel, au moins, de plus en plus, dans notre cœur.
Lui dire souvent, ce sont les derniers mots de l'Écriture : viens Seigneur Jésus.

Année B - 34^{ème} dimanche du temps ordinaire

Fête du Christ-Roi - Jean 18, 33-37

La fête du Christ-Roi au terme de l'année liturgique a quelque chose de paradoxal quand on se rappelle que Jésus a plus d'une fois empêché la foule enthousiaste de le couronner.

Mais quand la fête a été inventée, au début du 20^e siècle, les royautés jouissaient encore d'un grand prestige et il y avait encore des têtes couronnées dans toute l'Europe, sauf en France et en Suisse. Le titre n'a pas trop bien vieilli, il a perdu de son contenu et de son éclat avec l'invention des monarchies protocolaires et je ne sais si on fait honneur à Jésus en lui donnant ce genre de titre.

Dans notre évangile, les ennemis de Jésus qui veulent que Pilate le condamne, tentent de lui faire peur en affirmant que Jésus s'était prétendu roi, donc rival de l'autorité occupante.

Pilate probablement n'est pas dupe, difficile de voir un rival dans ce pauvre fou contre qui on s'acharne.

Mais tout cela l'ennuie prodigieusement et de ces querelles religieuses, il se soucie comme de colin-tampon.

Il maintient vaguement les formes.

On le trouverait presque sympathique, comparé à la meute qui s'acharne contre Jésus.

Mais dans les récits de la passion, les évangélistes ont un préjugé pro-romain. Ils noircissent les Juifs et donnent aux Romains le beau rôle.

On a d'ailleurs dit que
pour Marc, les Juifs ne comprennent pas,

pour Matthieu, ils ne veulent pas comprendre,
pour Luc, ils pourraient comprendre,
pour Jean, ils ne comprendront jamais.

Il n'y a pas que le mot un peu poussiéreux qui nous met mal à l'aise,
il y a le sens de la fête.

Jésus roi de l'univers : est-ce que cela veut dire que Jésus est l'unique
voie d'accès à Dieu ?

Que les autres sont fautives ou déficientes ? Que nous sommes seuls
à détenir la vérité ?

Ne faut-il pas admettre que sur d'autres voies, d'autres spiritualités
sont en route vers ce fondamental que nous appelons Dieu ?

Longtemps on a dit : hors de l'Église pas de salut !

Et à ceux du dehors, on disait : vous êtes dans l'erreur, il vous faut
changer.

Et ce furent les missions catholiques au dehors et, au dedans,
l'action catholique qui proclamait fièrement « nous référons
chrétiens nos frères ». J'en parle avec respect et admiration.

Puis on a dit (c'était Vatican II) et ce fut une révolution : vous êtes
dans l'erreur mais, puisque vous êtes de bonne foi, vous pouvez très
bien vous sauver sans connaître Jésus.

Pour la première fois, l'Église reconnaissait la liberté religieuse :
chacun est libre de faire son chemin religieux, personne ne peut être
contraint.

Vous direz : ça va de soi !

Bien sûr, n'empêche que c'était la première fois que l'Église affirmait
une chose pareille

et les missions étaient radicalement interrogées :

pourquoi s'efforcer à convertir à notre religion des gens qui s'en
passent très bien puisqu'ils peuvent faire leur salut sans nous ?

La mission devenait tout autre chose : quelque chose comme une
proposition, une invitation.

Et Mgr Lefèvre, fine mouche, a bien vu que cette affirmation de la liberté religieuse changeait complètement la donne et ce décret est devenu sa bête noire.

Question : ne faudrait-il pas faire un pas de plus ?

Cesser de dire : vous êtes dans l'erreur.

La route que vous suivez n'est pas la nôtre mais paix à vous.

Que toutes les religions se vaillent, je n'en sais rien et je ne l'affirme pas et ne perdons pas notre temps à en discuter. Je dis qu'il doit y avoir plusieurs chemins pour arriver au Père.

Cessons de nous prétendre les plus beaux, les plus grands, les plus forts. Tout le monde, sauf les bouddhistes, rendons-leur cette justice, est convaincu d'être le plus grand, le plus beau, le plus fort. Proclamons la paix religieuse.

Si l'Église disait une chose pareille, si elle en prenait l'initiative, quel message ce serait pour le monde, de tolérance, d'humilité, de fidélité à celui qui l'a initiée !

Et que mon propos ne vous fasse pas peur : on ne ferait au reste que théoriser ce qui est déjà vécu en pratique.

Voyez Bruxelles Toussaint 2006 et son slogan : « venez et voyez ».

On s'est défendu de vouloir convertir. On voulait seulement dire qui nous sommes.

Et pas pour convertir les autres, mais, peut-être, pour leur joie.

Vienne le jour béni où les religions tiendront le même langage : ce serait la paix religieuse universelle !

Je reviens au Christ-roi.

Et bien, va pour le mot ! Même si on n'en raffole pas.

Qu'il soit notre roi signifie que sa voie est celle où nous nous reconnaissons,

celle où nous nous comprenons nous-mêmes, et le monde et notre place dans le monde.

Nous aimons les choses merveilleuses qu'il a dites et qui ont illuminé la marche incertaine des hommes :

Il a dit : que celui qui est sans péché soit le premier à lui jeter la pierre.

Il a dit : le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.

Il a dit : l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père, l'heure vient où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité.

Il a inventé le principe de laïcité en disant : rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Il a donné librement sa vie sans que personne l'exige, il nous a aimés à en mourir.

Ce Jésus, nous croyons qu'il est vivant, que Dieu n'a pas permis qu'il restât mort.

Jésus nous a appris à ne pas admirer la force, à ne pas haïr mes ennemis, à ne pas humilier les malheureux.

Nous aimons les béatitudes qui sont un regard de bienveillance jeté sur le monde.

Il invente une nouvelle façon de vivre, un nouveau rapport entre les hommes.

Toussaint - Matthieu 5, 1-8

En la fête de Toussaint, les béatitudes version Matthieu. Je vous en dis quelques mots : quelle audace ! À deux pas d'ici, au monastère de Clerlande, le Père Dupont a passé toute sa vie à réfléchir aux béatitudes et a écrit sur le sujet des livres fort savants... et des centaines de pages.

Le vrai bonheur, d'après Jésus, c'est donc d'avoir une âme de pauvre,

d'être doux,
d'avoir faim et soif de la justice,
d'être vulnérable (c'est ainsi que je comprends : *pleurer*),
d'être miséricordieux,
d'avoir le cœur pur,
d'être artisan de paix,
et de garder la tête haute si l'on est, malgré tout cela, persécuté pour la justice.

Huit secrets du bonheur, le vrai bonheur est là, le vrai bonheur selon Jésus, « la vie, mode d'emploi » selon l'évangile.

Qu'a dit Jésus exactement ?

Il est intéressant de comparer les différentes traductions avancées.

L'option qui donne sans doute le plus à réfléchir est celle qui traduit « *Bienheureux* » par « *En marche!* » : *en marche, les humiliés, les endeuillés, les humbles !*

Pour prévenir l'objection, injuste je crois, qu'on fait parfois aux béatitudes de refléter un monde de passivité et de résignation.

Il se dégage des béatitudes une impression générale de douceur et de tendresse.

Elles sont en mineur, dirait-on en musique.

On a dit : un univers féminin. Pourquoi pas ?

Rien n'interdit d'appeler féminines les vertus de douceur et de tendresse et masculines les vertus de courage ou de force. À la condition de ne pas dire que les vertus dites féminines ne se trouvent que chez les femmes et que les dites masculines ne sont que chez les hommes.

À cette condition, oui, l'univers des béatitudes est féminin.

Ne dit-on pas que l'avenir est à la tendresse ? La tendresse ne fait-elle pas partie de l'amour évangélique et ne faut-il pas l'y réintroduire ?

On les passe en revue ?

En tête, celle qui donne le ton et que les autres ne font que répéter, les pauvres de cœur,
« *ceux qui ont une âme de pauvre* », les humbles, ceux qui ne se prennent pas au sérieux, qui ne se poussent pas, qui n'écrasent pas les autres. Ceux qui ne se prennent pas au sérieux eux-mêmes (ce qui ne signifie pas qu'ils ne prennent pas ce qu'ils font au sérieux). Jésus n'aimait pas les orgueilleux, il détestait l'orgueil de la vertu. On ne nous demande pas de nous déprécier mais de nous rappeler saint Paul qui dit quelque part : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu et, si tu l'as reçu, pourquoi t'en enorgueillir comme si cela venait de toi ?* »
(Il faudrait, au passage, réhabiliter l'humour, si profondément évangélique. L'humour qui consiste à se moquer de soi ou, gentiment, des autres. « Heureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, ils n'ont pas fini de s'amuser ! »)

Numéro deux, toute proche de la première, la douceur.
Il faut la réhabiliter, celle-là... La douceur n'est pas mièvrerie, elle est forte au contraire.
La vraie douceur est celle qui a traversé la violence, elle la connaît. Elle pourrait être violente et aurait peut-être même voulu l'être. Elle a été tentée par la violence mais elle l'a traversée. Elle aurait pu se venger et elle a pardonné.
La douceur dont il est question dans les béatitudes n'est pas l'heureux trait de caractère que nous apprécions chez les autres (Oui ! Vive le commerce des doux. Il est plus agréable de vivre avec eux qu'avec des brutes), c'est une force plus forte que la force, une violence plus violente que la violence. Cette douceur-là est la vraie force

Numéro trois : *ceux qui pleurent*.
Pourquoi pleurent-ils ? Le texte ne le dit pas.
J'ai lu qu'ils pleuraient sur leur péché.
Traduction proposée : *les vulnérables*, qui n'ont pas le cœur dur.
Encore une chose que Jésus n'aimait pas.
Ceux qui savent avoir pitié.
Tel traducteur en a fait des *tolérants*.

Numéro quatre : *ceux qui ont faim et soif de la justice.*

Ceux qui veulent que les choses aillent mieux et qui s'y emploient,
que le monde soit plus juste et qui y travaillent,
qu'eux-mêmes vivent un peu mieux l'évangile.

Cinq, *les miséricordieux.*

On traduit aussi : les compatissants.

Un hébraïsant a proposé *les matriciels* parce que les Juifs lient la
miséricorde aux entrailles.

Six, les *cœurs purs*, les cœurs limpides, ceux dont le regard est pur :

« un regard d'enfant pur et transparent comme une source ».

Tout est pur pour celui dont l'œil est pur.

Sept, *les artisans de paix*,

les faiseurs de paix, les conciliateurs.

Huit, *les persécutés pour la justice.*

Il ne faut pas courir après mais si elle arrive, la persécution, en faire
l'occasion d'un plus grand amour. Heureux ceux qui y parviennent.

Et tout cela le jour de la Toussaint où nous sommes invités à nous
faire un peu voyeurs et à jeter un coup d'œil à travers le rideau, sur le
grand rassemblement des saints dans le ciel. Des tas de peintres
semblent y être allés. À croire Fra Angelico qui en revient, le ciel
ressemble à une joyeuse sarabande : on passera son ciel à danser tous
ensemble, les évêques avec le facteur et le pape et la crémière.

Et les sans grade, nos morts, auxquels nous pensons aujourd'hui
avec tendresse.

Vous pouvez voir ça au couvent de Saint Marc à Florence.